

DIEU *SOI-MEME*, OU LA RAISON FOLLE

Par François Félix

Ce que je vais tenter de développer dans ces lignes et que résume mon titre est que « Dieu » — ce mot (ou ce nom) apparaîtra toujours ici entre guillemets, de sorte à correspondre tant à mon propos qu'à l'intention qui est, je crois, celle de José Saramago — que « Dieu », donc, constitue rien moins que le risque de la plus terrible des tentations humaines, ou, pour suivre de plus près *Le triptyque de Tibériade* qui nous réunit aujourd'hui, de la plus *diabolique* des tentations. « Dieu » en effet peut, sous certaines conditions, prendre pour l'homme la figure du Grand tentateur — ce tentateur dont l'Évangile nous dit qu'il s'est attaqué jusqu'au Christ... Une tentation et un tentateur qui mèneront alors droit à l'enfer — l'enfer sur terre, bien sûr. Autrement dit, il est une relation à « Dieu » qui en fait le Diable lui-même, selon le renversement impressionnant que nous voyons opéré par le texte de Saramago. « Dieu » alors devient le nom propre de la folie la plus grande de l'homme, et la plus dévastatrice.

A considérer d'un regard (le nôtre ici et maintenant) l'histoire de l'homme, il faut bien convenir qu'elle se résume pour beaucoup à la liste proprement infinie de ses tourments, déclinés selon les paradigmes de l'injustice, de la violence, des exclusions de tous ordres, au rythme des violations, des exactions, des tortures, des massacres et

La violence et le divin — Autour de José Saramago

simplement au diagnostic de tragédie généralisée et incurable que Schopenhauer portait sur l'existence. L'épreuve ou le poids de la réalité semblent en tout cas avoir épuisé tous les efforts de théodicée, et l'assourdissante clameur des cris et des pleurs avoir vidé de leur pertinence et même de leur dignité les spéculations répétées au long des siècles en vue d'excuser en les plans divins les souffrances endurées des hommes, sans parler de celles qui les justifient par eux. La réalité de la souffrance a fini par disqualifier dans nos esprits les processus de déréalisation du monde et du mal, ces ultimes recours visant à sauver le monisme ontologique du Bien absolu. « La vie telle qu'elle est » a fini par imposer même à nos yeux, qui ont tant voulu la fuir, l'évidence de son effectivité et sa gravité, et nous avons cessé d'habiter « le meilleur des mondes » pour le nôtre enfin, un monde « minimal », que Schopenhauer, encore lui, ne craint pas de caractériser comme « le plus mauvais de tous les mondes possible » car, dit-il, serait-il juste un peu plus mauvais qu'il cesserait purement et simplement d'exister...

Certes un tel état des lieux, si désertique et désillusionné soit-il, ne suffira pas à faire renoncer à « Dieu » du moins d'une manière générale — au contraire, peut-être : le désespoir pourrait bien, maintenant comme toujours, constituer son ferment le plus indéradicable et sa ressource ultime. Mais il est peut-être à même par contre de replacer « Dieu » dans la position qui paraît la seule légitime, en tout cas la seule tolérable aux regards incarnés, et qu'il n'aurait jamais fallu lui faire quitter : celle d'un point de fuite, d'un horizon d'espérance et peut-être d'attente, d'un « supplément d'âme » régulateur de l'agir moral, et peut-être aussi d'un appel d'air ou d'une « soupape » pour la raison, l'empêchant d'étouffer à son propre exercice — tant le siècle qui vient de passer nous a appris aussi à nous défier des prétentions de ce que Merleau-Ponty appelait le « petit rationalisme » : nous le savons (Adorno !), la rationalité laissée à elle-même ne contient

La violence et le divin — Autour de José Saramago

réciprocité des intentions bonnes ou de la bienveillance, soit le regard pudique d'un homme éveillé à son humanité posé sur un autre homme, dans la reconnaissance commune de la dignité de leur altérité en même temps que de leur communauté de condition¹.

Sinon, dès le moment où « Dieu » se rapproche assez pour devenir une signification précise, assignable, arrêtée, dès lors qu'il délivre un message univoque, qui se puisse transposer de manière programmatique et en-dehors de la sphère personnelle et de l'agir individuel, ainsi dans un corps de doctrine puis un programme de prosélytisme et de conversion, une politique ou un plan de conquête ; dès lors qu'il devient le portrait idéal que dresse de soi-même une communauté, qu'il consacre une vision du monde, légitime une cause, se prête à un dessein global, se profilent alors d'infinis ravages. Dès lors, autrement dit, que « Dieu » cesse d'être cette altérité radicale, cette présence absente, inconnaissable — à la lettre improbable — pour se trouver énonciateur, doté de volonté et alors pressé de se voir obéi, dès lors donc qu'il abandonne son lieu propre et sa transcendance pour s'ancrer dans l'histoire, que l'on peut le traduire en un ensemble de règles, que l'on peut parler en son nom et s'en sentir guidé, qu'il est ainsi devenu connaissable et connu, bref qu'il est comme « en personne », « Dieu soi-même », il devient très précisément le Diable, comme nous le fait voir Saramago. C'est-à-dire la pire figure de l'homme. La pire figure parce que se sera précisément inversé alors le rapport initial, qui seul peut être dit spirituel : car, nommé et deviné, « Dieu » sera devenu en réalité le nom même et le projet de celui qui le nomme et s'autorise de lui ; et la Grâce qu'il fait à l'homme est alors celle de le guider selon ses désirs, ses désirs d'homme... « Dieu » alors laisse en réalité cet homme intact, non point éveillé à son humanité, mais simplement légitimé à lui-même. On nous assure ce qu'il en est de l'homme livré et

La violence et le divin — Autour de José Saramago

impérieux, réclamera de voir étendu son empire. Il s'agira donc pour ses « élus », oublieux qu'ils se sont en réalité élus eux-mêmes (et, pire, qu'ils n'ont ce faisant élu qu'eux-mêmes, et seulement ce qu'il sont), de convaincre, de convertir, d'accueillir de force, de conquérir... Et ce d'autant plus fortement si « Dieu » a délégué ses pouvoirs de châtement, récompensant les avances que ses fidèles pourront en la matière avoir prises sur son propre Tribunal... Avec à suivre alors la cohorte de toutes les horreurs et abominations (subornations, négations, anathèmes, cruautés, supplices, exactions et exécutions de toutes sortes) dont *Le triptyque de Tibériade* dresse en martyrologe la liste stylisée, dessinant le sans-fond ou l'infini de la perversité — c'est-à-dire, précisément et proprement, l'enfer... Une liste d'autant plus effrayante et proprement démente que ces souffrances semblent, dans le contexte qui est le leur dans ce texte, s'être nourries des méditations sur les plaies du Christ...

« Dieu » établi à hauteur d'homme, « Dieu » deviné, « Dieu » su, « Dieu connu », « Dieu » investi : c'est alors le règne des Docteurs, des Censeurs, des Inquisiteurs — de quelque noms qu'ils s'appellent en les différentes langues —, fous de Dieu à la lettre qui arpentent en propriétaires les âmes et consciences, appuyés sur les *dogmes*, cette concrétion synthétique de la promotion au titre de vérité absolue et anhypothétique de son propre angle de vue et de la raison tournant sur elle-même, ou, si l'on préfère, de la raison en charge de cette folie mortifère. Et, très bientôt, le flambeau de la vérité viendra mettre le monde à feu. C'est cela, la « mort du Christ » au nom de « Dieu », ce révoltant sacrifice dont nous parle Saramago, et dont le Christ, précisément, ne *revient* pas...

« Dieu » devient « humain » — trop humain — au moment où il cesse d'échapper à l'arnoisement, où il quitte son « usage d'inconscience » et le pur appel de l'âme à

La violence et le divin — Autour de José Saramago

promis à gratification céleste, il pense s'élever par son obéissance au programme d'un impératif hypothétique... Filons le paradoxe jusqu'au bout : « Dieu » devenu une signification propre, exclusive et sociétaire, politique et intuitionnelle, devient *insensé*. Voilà pourquoi il ne faut en réalité jamais répondre à ceux qui demandent ce que « Dieu » a « voulu dire exactement »... « Dieu » résumé à un « message » traduit dans la langue de l'obligation : tel aura été le drame particulier des religions du Livre...

Sans doute dira-t-on que c'est le procès de la naïveté métaphysique ou de la bêtise intrinsèque que je dresse là, si ce n'est pas de la pure et simple hypocrisie ou encore de la méchanceté caractérisée ; et que mes propos accusent les traits d'une situation en réalité moins simple, qu'il n'y pas de conséquence nécessaire entre la foi et la religion — pour emprunter cette opposition commode —, et pas non plus peut-être d'une croyance et même d'une dogmatique à de tels comportements d'identification, de déclassement, d'exclusion et de mise au ban, comme en attestent par exemple plus d'une tentative contemporaines de dialogue interreligieux. Et aussi qu'il est possible d'entendre une Promesse sans pour autant se livrer à de tels exercices de persuasion, d'embrigadement ou de mise à l'écart, c'est-à-dire en gardant un peu de pudeur à son égard... Cela est pour une part vrai, bien sûr, comme aussi qu'il n'a pas toujours fallu que « Dieu » s'en mêle, et que la politique et l'idéologie, ethnique et raciale en particulier, ont pu présenter par elles-mêmes des spectacles semblables. Mais il ne faut pas oublier, d'une part, que de tels ponts lancés aujourd'hui d'une religion à l'autre et les volontés de comprendre s'inscrivent pour l'essentiel dans un contexte où « Dieu » — j'entends son effet « terrestre » — n'est plus hégémonique, et que les discours se trouvent mis en demeure de répondre aux exigences de la raison — la raison même qui intime une spiritualité plus intérieure et métaphysiquement plus pure, et qui pure peut

La violence et le divin — Autour de José Saramago

On se demandera en effet, et c'est le moins que l'on puisse faire, la raison de tels comportements destructeurs, de telles conduites dissolvantes et anihilatrices dont le moindre recul nous fait prendre conscience du caractère proprement *dément*, et, pour en rester au contexte chrétien qui est celui du *Triptyque de Tibériade*, si contraire à l'enseignement du Christ — c'est-à-dire de « Dieu » lui-même ?... Pourquoi, autrement dit, une telle inhumanité, absurde *per se*, dans les agissements des hommes et leurs rapports les uns envers les autres, d'autant plus paradoxale que les conversions forcées, persécutions, guerre prétendues saintes et autres campagnes de culpabilisation sont toutes guidées par le dessein explicite d'établir la concorde et sonner le glas métaphysique du mal et du malheur ?... Comment rendre raison de ce constat transhistorique que chaque époque semble avoir à cœur de confirmer selon lequel l'homme est définitivement un loup pour l'homme, et jamais autant que dans la volonté d'établir le règne de la Loi, de l'Amour ou de la Justice?

Quelques réponses, on le sait, on été formulées, tantôt confiantes, tantôt — elles furent les plus nombreuses — décourageantes en ceci qu'elles originaient le problème dans une « nature humaine » invariable et inamendable. Et, bien sûr, il y a eu, les pires de toutes évidemment, celles qui préconisaient pour remède le mal lui-même, attendant d'une prochaine « sainte offensive » puis d'une ultime mise au pas qu'elles aplanissent le problème... Parmi les positions que notre époque doit retenir, il y a bien sûr celle, lucide entre toutes, de la psychanalyse, dont le diagnostic clair et inquiétant nous renvoie à notre humaine constitution qui allie le fantasme infantile et narcissique de toute-puissance lié à un investissement libidinal de l'autorité avec une native et compulsive peur d'autrui. Une conjonction difficile à habiter, et qu'un rien suffit à déséquilibrer. Un

La violence et le divin — Autour de José Saramago

bien considéré, son nom le plus propre. Or, faut-il le rappeler, l'homme — et tout particulièrement l'individu, bien sûr — est pour sa part en dette d'origine : il ne s'est pas choisi lui-même, il ne s'est pas donné l'existence ni, alors, ce qui vient avec elle — autrui, le temps, la mort, selon lesquels se décline sa facticité. Une telle dette d'origine est assurément essentielle dans le soupçon de pure contingence qui ne manquera sans doute pas de s'élever quant à cette existence, et l'angoisse qui peut en découler : jeté dans le monde (pour reprendre la formule), l'individu peut bien s'y sentir au hasard, sans nécessité, sans légitimation particulière, et moins encore de sens. C'est-à-dire, en somme, livré à lui-même. Et c'est là sans doute un cadeau dont il se serait à plus d'un égard passé, tant le miracle de la présence à soi dans le monde ouvert ne suffit pas toujours pour que l'on y tienne. Et l'absence même, autant que faire se peut, d'épreuves et de difficultés particulières ne saura pas tout aplanir : la dérélition, on le sait bien, peut inquiéter l'homme jusque dans le bonheur. A ce sentiment d'abandon, « Dieu » a toujours répondu, ou correspondu. Comme un horizon de sens, tout d'abord sans doute, puis comme une espérance, ou une attente. Comme un tranquillisant, aussi, de toutes les manières dont on entend ce mot. Une transcendante altérité à laquelle ramener les fils des interrogations sans réponse et par quoi faire pièce aux limitations de l'existence — les « vues humaines » ; et peut-être à quoi ou à « qui » remettre les peines d'un cœur lourd. Mais aussi, certainement, à quoi attribuer la présence de ce qui est présent, qui deviendra alors la « création ». « Dieu », en clair, a justifié l'existence.

Seulement, au moment même où, comme nous le disions plus haut, « Dieu » se met à « parler » aux hommes dans une langue qui permet qu'on puisse s'en sentir autorisé pour la relayer au-delà de la considération intersubjective respectueuse et bienveillante, au moment où l'on a pu concevoir ce que « Dieu » voulait, et où l'on s'en croit alors le

La violence et le divin — Autour de José Saramago

lui... Le sentiment d'une nécessité a remplacé le constat, sans doute humiliant, de sa contingence ; le destin a remplacé la décision, le hasard, l'urgence, l'inattendu et l'occasion dont sont tissées les existences ; l'individu se croira pur, « enfin pur » alors qu'il n'est que *désaffecté* et altéré. « Dieu » a « bouché » le sujet et l'a enfermé sur lui-même, plein de lui-même. Il n'est plus d'espace ou d'ouvert entre lui-même et lui-même ainsi refondé en « Dieu » ; il n'y a place pour aucune hétéronomie à son sentiment de soi-même et de sa destination « nouvelle ». Malgré en effet ce qu'il pourra dire et protester, toute altérité — et surtout celle de « Dieu » ! —, aura disparu de son esprit confiné à une certitude que rien, ni le monde ni autrui, ne pourra alors ébranler réellement, tant il *sait*, contre tous s'il le faut — et alors contre sa propre humanité —, et il fera même de cette solitude un argument de renforcement — le procédé est bien connu. Initié aux plans divins, appelé alors à en faire advenir le règne dans l'espace et dans le temps, dans l'histoire, il deviendra co-créateur du monde ainsi renouvelé, bras séculier de « Dieu », « Dieu par procuration », « Dieu » lui-même sur terre, « Dieu soi-même »... Prométhée, ou le fantasma absolu. Nul besoin, du reste, qu'il soit tout seul : le sentiment de l'élection se laisse en effet partager, à condition que l'on ait le sentiment d'être menacé ou minoritaire — mais ce sont là des considérations qu'un anthropologue développerait mieux que je ne saurais le faire. En passant, l' élu qui participe d'une transcendance devenue de part en part significative et saturée de ce sens, aura évidemment oublié la nature de sa raison et ses limites... Il convient d'insister : le fanatique illuminé est quelqu'un pour lequel « Dieu » est pour lui ou à son occasion sorti de sa réserve — de sa transcendance — et à qui il offre le destin surhumain d'intervenir avec Lui dans l'ordre du monde, pour régénérer ce monde... Or tel est précisément le mirage fantasmagorique d'une réintégration de l'origine. Croyant alors pouvoir trouver en son for intérieur toute sa ressource, sublimé de l'indépassable, « Connais-toi, toi-

La violence et le divin — Autour de José Saramago

obligations de la condition d'homme par cette dangereuse chimère consistant à croire savoir *littéralement* ce que « Dieu » a dicté aux hommes et dont il a confié « en personne » à quelques êtres choisis — dont lui-même — ainsi nés une deuxième fois par la vertu de cette élection préférentielle, la charge de le réexpliquer au monde par n'importe quel prix, l'« élu » se voit légitimé dans sa violence, laquelle, sanctifiée, cesse pour lui d'appartenir au règne du répréhensible et du coupable. Plus même : moyen des fins de « Dieu », cette violence va s'imposer à lui en raison de ce qui lui sera apparu être sa nécessité même ; c'est ainsi qu'elle va lui plaire, et qu'il va d'autant plus aisément céder à sa fascination que c'est ce sur qui elle s'exerce et qui lui résiste qui est devenu criminel. Par un retournement infiniment pervers en effet, la cruauté est devenue le traitement adéquat, parce que la violence infligée relève de la juste punition, ou du châtiment purificateur — et que la purification, on le sait bien, n'est jamais terminée, n'est jamais suffisante... Comme nous le fait voir Saramago avec une acuité inquiète, le « fou par Dieu » va pouvoir ainsi tout à sa guise aimer la violence, affectionner l'humiliation, comme les gages à la fois de son assumption, du pouvoir extra-mondain qu'elle lui confère et, somme toute, de la pureté de ses intentions... En quoi il ne fera pas mentir la vieille leçon selon laquelle le rêve d'accomplir la surhumanité aboutit toujours en fin de compte à l'inhumain — pire : à l'innocence de l'inhumain.

Lausanne, le 14 décembre 2002